

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 22

Artikel: Faut être solide
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204270>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— « M'entendez vous ? » repart l'abbé.

— « Vous l'entendez ? » insiste l'étranger.

L'abbé comprend qu'il n'y a pas à lutter, et, avec résignation : « Vous l'entendez », dit-il.

Consolation. — Un condamné à mort fait une partie de cartes avec son geôlier.

Le prisonnier, obsédé, on le comprend, par l'idée du sort qui l'attend, demande :

— Dites donc, geôlier, est-ce que c'est aussi terrible que ça de mourir sur l'échafaud ?

— Peuh... peuh ! ... affaire d'habitude.

Faut être solide. — Un grand gaillard comparait en correctionnelle pour mendicité et infirmités simulées.

Le président : Comment pouvez-vous, jeune et vigoureux comme vous l'êtes, faire un métier pareil ?

Le mendiant : Eh ! si je n'étais pas jeune et vigoureux, M. le président, croyez-vous que je pourrais, par tous les temps, passer les journées au coin des rues, mal vêtu et dans une position éreintante pour paraître estropié ?

Dans le tram.

En mai. — Retour de marché. — Ligne de Prilly.

DES paniers partout, sur les plateformes, dans la voiture, sous les banquettes, entre les jambes et sur les genoux des dames; une odeur étrange, inanalysable de denrées diverses, symphonie des légumes et des fromages à la fois, avec dans les notes hautes, l'oignon et le poireau. Quelques gerbes de fleurs odorantes y mêlent leur douce senteur.

Ces dames ont de l'animation; l'excitation du marchandage et des marchés, au milieu des corbeilles, leur ont donné une facilité d'élocution extraordinaire. Elles parlent, sans arrêt, ne s'interrompant que pour adresser à quelque gosse, — il y en a quatre ou cinq dans la voiture, — une remarque plus ou moins sentencieuse.

Les caquets vont grand train. Ces dames commentent la mercuriale du jour, le prix des pommes de terre et des asperges; le beurre est cher et le fromage aussi.

Première dame. Eh bien! voyez-vous, moi je prends le mien sur la Riponne, chez Kæsmann. Je le paie *nonante*, c'est du mi-gras et bien profitable...

Deuxième dame. N'a-t-il pas un magasin en l'Alé ?

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

8

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique
du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE VI

UN ENLÈVEMENT

GÉRARD PART POUR ESTAVAYER

IL ne prévoit pas précisément ce qu'il peut avoir à craindre, mais il s'agit du premier intérêt de sa vie, de son honneur...

Malgré le pouvoir que le perfide Vaudois a sur lui-même, il ne peut dissimuler le trouble que cette attente lui fait éprouver, c'est en tremblant qu'il remet cet écrit entre les mains du baron.

« Lisez !... ce billet... est daté du château de Grandson... c'est la dame de Monfaucon qui l'écrit

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

Première dame. Si fait, mais je me trouve mieux servie à son banc.

Troisième dame. C'est souvent comme ça. Ainsi, moi, pour le lard...

Le conducteur (criant). Chauderon ! Arrêt, mouvement, passage de paniers, descente, brouhaha; ding et ding; départ.

Les commentaires sur le lard se sont perdus dans le bruit du va-et-vient. Maintenant, ces dames parlent primeurs.

Deuxième dame. J'ai trouvé des asperges à soixante la botte. C'est du Midi.

Première dame. Elles sont belles, mais ça ne vaut pas le légume du pays.

Troisième dame. Eh bien, je ne sais pas que vous dire. Ma belle-mère en cultive à Lutry, qui ne viennent guère...

Un gosse. Mamà... mamà.

Deuxième dame. Ce n'est pas pour dénigrer nos légumes, mais ceux du Midi ont bien des qualités...

Le même gosse. Mamà... mamà.

La maman. Veux-tu te taire, sans ça, gare !

Le gosse. C'est Julie qui...

La maman. Tais-toi...

Le gosse. Hi... hi... hi...

Pendant cet intermède, la conversation de ces dames a dévié. On parle chiffons, rubans, bazars, etc. L'industrie du pays n'y gagne pas.

Deuxième dame. Vous direz tout ce que vous voudrez, mais Panard est trop cher... J'ai payé, chez Petit-Grif, douze francs une blouse... Eh bien, la même, oui, madame, la même, chez Panard, vaut quinze... et pas plus belle, madame, pas plus belle...

Première dame. Je ne vous dis pas; mais, comme dit mon mari, il faut faire gagner les gens du pays. Ce n'est que justice...

Cette conclusion patriotique gêne un peu la cliente de Petit-Grif. Assurément, en son for intérieur, elle partage l'opinion de ce mari protectionniste, mais son âme de ménagère a moins de scrupule; elle pense que de douze à quinze il y a trois; et que trois francs, ma foi, c'est bon à garder.

Le conducteur. Saint-Paul !

Troisième dame (se levant et prenant son panier sous le banc). Voilà ! Au revoir, mesdames, pardon... Merci... Oh ! je peux passer...

La maman. Allons, Jules, Paul... Vite... Pardon, madame... Fais donc attention, Paul, tu vas tomber... Voyons, Jules, passe devant...

Ding, ding... départ.

Le tram s'est peu à peu vidé. Le monsieur qui lit son journal dans un coin respire plus à

à son époux... il vous apprendra ce que je n'ose vous dire.

Gérard voit pâlir le baron, en parcourant le billet. « J'ai cru, poursuit-il, que vous deviez être promptement instruit, et je suis parti sur l'heure. Aussi irrité que vous-même, je vous offre mon bras comme le perfide qui vous outrage... je ne dois plus à Grandson coupable, qu'un châtement. »

Le baron, après avoir lu le fatal écrit, le serre soigneusement dans ses tablettes, sans proférer un seul mot. Mais il est aisé de calculer d'après l'amour paternel, l'orage auquel son âme est en proie. « Monsieur, ajoute le sire d'Estavayer, à Dieu ne plaise que la coulpe de la déloyauté puisse jallir sur l'innocence... Dites que vous acceptez mes services; et cette main pourra vous venger. »

— Jeune homme, répond le père offensé, après quelques instants de silence, ce n'est ni du bruit, ni du sang, qu'il me faut. L'un et l'autre retomberoient sur ma fille; et votre estime suffiroit peut-être pour la venger. Seul instruit des nœuds qui la lient au perfide Othon, si votre foi n'est point engagée, si l'affront qu'elle a reçu ne lui fait rien perdre à vos yeux... ?

Gérard ne donne pas au baron le tems d'achever sa phrase, il est à ses genoux, dans ses bras; et des transports indicibles lui certifient le prix qu'il met à cette offre inespérée. Auroit-il pu se flatter d'un si prompt succès ? Tous deux passent à l'instant chez Catherine, mais le courroux du baron ne lui

l'aise; l'arôme des oignons, des fromages, des fleurs, etc., s'aménueuse peu à peu, les paniers sont moins nombreux, les conversations moins nourries. C'est dommage; ces dames étaient vraiment intéressantes.

LE PÈRE GRISE.

L'habile magicienne. — *L'enfant :* Maman, le magicien que papa et moi avons été voir hier soir a changé un franc en une fleur; n'est-ce pas, papa ?

Le père : Oui, mon garçon, mais je sais quel qu'un, moi, qui est plus habile encore que cela et qui a transformé ce matin une pièce de 20 fr. en un...

L'enfant : Mais qui donc, et en quoi ?

Le père : Ta maman, en un chapeau...

Le bandeau de la justice. — L'avocat venait de terminer son plaidoyer; il avait été pathétique. Il s'agissait du vol d'un paletot. Le défenseur avait démontré avec évidence l'innocence de son client.

Acquittement sur toute la ligne.

A la sortie de l'audience, le prévenu, remis en liberté, s'approche de son sauveur et lui dit, candide :

— Maintenant que c'est fini, je peux le porter, le paletot, n'est-ce pas ?

Tant pis... tant pis ! — Mon pauvre ami, excusez-moi, je ne savais rien. Et depuis quand êtes-vous donc veuf ?

— Depuis la mort de ma chère femme.

Pourquoi on s'appelle ainsi.

Vous vous appelez Alice, Julia, ou Bertha, etc.; vous vous appelez Auguste, Jules ou Paul, etc. Savez-vous pourquoi ? Parce que le jour de votre baptême, vos parents, pour des raisons sur lesquelles ils ne vous ont pas même consulté — et pour cause, — vous ont donné ce nom-là. Et vous voilà enchaîné à ce nom pour toute votre vie. C'est celui par lequel on vous distinguera des autres femmes ou des autres hommes; celui par lequel vous désignerez ceux qui vous aiment et ceux qui vous haïssent; c'est le mot qui, au cours de votre vie, qu'il vous plaise ou non, résonnera le plus souvent à votre oreille. Il sera, par vous, un nom de gloire ou un nom d'ignominie.

Instinctivement, votre oreille tressaillera à l'ouïe de ce petit mot — il est, en général, plu-

permettant pas de recourir à l'art, pour amener la proposition qu'il a à lui faire, elle est rejetée avec une indignation qui tient du ressentiment. On voit que Catherine croiroit compromettre son amant, en s'abaissant à le justifier d'un forfait; et son œil sévère semble reprocher au baron d'avoir pu douter un instant de lui.

Mais si Catherine repousse l'idée d'un forfait, imputé à ce qu'elle aime, l'enlèvement de Clémence est à ses yeux bien plus vraisemblable; et la lecture du billet ne lui permet plus d'en douter. Aussi crédule sur ce point, qu'incrédule sur tout le reste, le désespoir, la honte, l'obéissance, peut-être même le dépit, arrachent une sorte de consentement à l'infortunée; et l'amante offensée de Grandson devient l'épouse d'Estavayer.

CHAPITRE VII

BIEN MAL ACQUIS NE PROFITE PAS

Si les succès de l'astuce pouvoient jamais conduire au bonheur; si la possession d'une femme dont on sait le cœur au pouvoir d'un autre, avoit de quoi satisfaire l'amour; ou, si Catherine ne dédaignoit pas de feindre, Gérard pourroit s'applaudir de son triomphe. Mais la dame d'Estavayer croiroit se manquer à elle-même, elle croiroit outrager son époux si elle affectoit à ses yeux l'oubli d'une impression dont il a connu toute la force,